

Suzanne Paradis

Des «petits cris» qu'on entend de loin

J'ai lu *les Petits cris*¹ une première fois l'hiver dernier sans en connaître l'auteur et j'ai aussitôt recommandé que le prix Adrienne-Choquette lui soit attribué. J'éprouvais donc une grande impatience et une curiosité certaine de relire, dans le cadre de l'édition, les treize nouvelles que contenait le manuscrit. La magie de la relecture ayant confirmé l'intuition du dépisteur, je me réjouis de la parution de l'ouvrage de J. Gagnon aux éditions Québec/Amérique, car voilà des petits cris que l'on entendra de loin.

Malgré leur format inégal, ces treize récits obéissent à un même mouvement narratif très vif et salace. Les niveaux de langage sont enchevêtrés de manière à maintenir sans décalage le rythme de propulsion vers le pôle d'attraction. Des personnages campés de l'intérieur, à la fois terriblement ressemblants et solidement caricaturés, traversent l'objectif pour un moment d'intense et brève visibilité. À cet effet, Gagnon fait flèche de tout bois: bribes de dialogues qui commandent parfois toute l'économie du récit (par exemple dans «Et la bosse des bossus, maman?» ou «l'Ambulance»), attitudes physiques, traits psychologiques et mentaux, habitudes du corps et de l'esprit, effets de langage et coups de théâtre. À la limite de l'exagération ou de l'hermétisme, Gagnon utilise un appareil d'espionnage complexe et une lentille grossissante qui vident les acteurs de leur contenu aussi bien concret qu'abstrait. Sexe, tripes, chairs éclatées s'étalent dans le décor à côté du contenu le plus sophistiqué du cerveau. Mais tout cari-